

Ivan Ballangrud

Le tricheur orgueilleux

Briançon, le 13 mars 1938

Sans me vanter, je suis le plus grand sportif de notre époque, voire de tous les temps. Mon palmarès est éloquent et suffit à justifier mes propos : je suis quadruple champion olympique de biathlon ! Voici la légende d'un immense athlète. . .

Je suis né en 1898 au sud de Munich d'une mère couturière et d'un père ouvrier. Ce qui prouve bien que le talent peut être issu des couches sociales les plus modestes. J'ai vécu une enfance heureuse et insouciante dans les alpages bavarois, entouré de mes parents et de mes deux frères aînés. Les hivers étant rudes en altitude, j'acquis très vite l'habitude de me déplacer en ski de fond. Ce mode de locomotion devint très rapidement pour moi aussi naturel que la marche. C'est ainsi que je me rendais à l'école communale où l'éducation dispensée ne me passionnait guère. Je m'imaginais alors suivre les traces de mon père et de mes frères et devenir ouvrier tout comme eux. J'étais alors loin de me douter du grandiose destin qui serait le mien.

En 1914, la première guerre mondiale éclate et je suis réquisitionné sous les drapeaux comme tous les jeunes de mon âge. Les adieux avec mes parents sont déchirants mais la perspective d'échapper à l'usine dans l'immédiat n'est pas pour me déplaire : j'ai alors l'insouciance de la jeunesse et n'ai aucune idée des atrocités du conflit qui s'amorce. À l'armée, j'apprends tout naturellement le tir où j'attire immédiatement l'attention de mes instructeurs par ma précision exceptionnelle et mon sang-froid. Ceux-ci décident alors de me soustraire à l'enfer des tranchées pour me confier des missions de confiance exploitant pleinement mon grand potentiel. Je suis alors l'un des rares à pouvoir descendre les pionniers de l'aviation militaire depuis le sol. Je mets également fin aux jours de plusieurs gradés ennemis lorsqu'il leur prend la mauvaise idée de s'approcher du front. Je deviens la vedette de mon unité, sauvant parfois la donne d'une balle bien placée entre les deux yeux d'un capitaine sonnant la charge. Dans ces conditions, l'armistice est pour moi une déchirure et la défaite de mon camp est des plus amères.

Je rêve alors d'intégrer les unités spéciales de mon pays mais le démantèlement de notre armée m'en empêche. Je rejoins donc la vie civile, persuadé d'avoir vécu mon heure de gloire. Je pense alors que mes plus belles heures sont derrière moi. Je travaille à l'usine et ai une vie sans goût pendant quatre ans. Cependant, en 1922, un article de presse me redonne l'envie de me battre : je découvre alors que les Jeux Olympiques modernes rétablis en 1896 par le Baron Pierre de Coubertin vont se décliner à partir de 1924 en Jeux d'été et Jeux d'hiver. Parmi les disciplines en compétition, je lis la description d'un sport dont je n'avais jamais entendu parler : le biathlon. Cette épreuve combine le ski de fond et le tir à la carabine. Mon dieu, mais il s'agit là de deux domaines où j'excelle ! Je quitte donc l'usine en 1923 pour m'entraîner d'arrache-pied pour être prêt pour les Jeux de 1924 à Chamonix. Je passe alors un long hiver à aligner les kilomètres et les séances de tir. Les premières compétitions où je me frotte à la concurrence me confortent dans l'idée de ma supériorité : je remporte des victoires éclatantes et indiscutables. Etant sélectionné de la dernière heure pour les Jeux Olympiques, je m'attends à rencontrer une opposition plus vive mais là encore, je l'emporte sans coup férir, reléguant tous mes adversaires à plusieurs minutes. C'est là le début de ma magnifique carrière et les journalistes me prédisent un avenir radieux.

En 1928, je me présente aux Jeux Olympiques de Saint-Moritz, en Suisse en tant que grand favori. Mais ma plus grande victoire de cette quinzaine de compétition ne fut pas d'ordre sportive. La gloire naissante dont j'étais auréolé (ainsi que mon physique attrayant) me valait les faveurs de nombreuses dames. J'avais toujours aimé jouer de mes charmes sur la gente féminine et j'avais eu de nombreuses aventures jusque là. Malgré tout, j'avais toujours échappé aux flèches de Cupidon.

Suite à la cérémonie d'ouverture, un grand banquet fut donné, réunissant tous les athlètes. Je tombais alors sous le charme de **Jeanne Froment**, une jeune patineuse française. Quelques regards échangés de loin lors du repas me montrèrent clairement qu'elle n'était pas insensible à mon charme. Une fois le dessert savouré, je l'entraînais dans une tendre valse où elle me ravit par sa grâce et son envoûtant sourire. Ce fut lors d'une promenade nocturne que nous nous embrassâmes pour la première fois alors que nous n'avions échangé que quelques mots. Cette soirée reste l'un des moments les plus émouvants de ma vie (ainsi que toutes mes victoires, bien entendu !).

Deux jours plus tard, je remportais aisément mon deuxième titre olympique, reléguant encore tous mes adversaires à plusieurs minutes. Ma relation avec Jeanne restait platonique pour l'heure mais elle m'incita tout de même à poursuivre mon séjour à Saint-Moritz jusqu'au terme de l'olympiade afin de la soutenir jusqu'au bout dans ses rêves de médaille. La veille de ses épreuves de qualification, Jeanne se coucha tôt et je la laissais sur le pas de sa porte après avoir échangé un chaste baiser. Puis je rejoignis dans un bar voisin **Rolf Reuters**, un de mes compatriotes qui jugeait les épreuves de patinage artistique féminin et avec lequel j'avais sympathisé lors de l'olympiade précédente. Sans vouloir tricher d'aucune façon, je comptais bien lui transmettre un peu de mon enthousiasme pour les performances de Jeanne. Ce dernier, bien que marié, me confia sous l'effet de l'alcool que pour sa part, il fondait devant les charmes d' **Helen Smith**, une anglaise déjà qualifiée pour la finale. Cette dernière avait déjà concouru en 1924 sous son nom de jeune fille, **Helen Grant**. Depuis, elle s'était mariée puis était devenue veuve très rapidement. Lorsqu'il me désigna la jeune femme qui entraînait dans le bar, je ne pus détacher mes yeux de son corps de rêve. Lorsque ses yeux de braise se posèrent sur moi, je me sentis fondre sous le désir. Rolf dut alors s'éclipser, me laissant seul. . . jusqu'à ce qu'Helen me rejoigne ! Cette jeune femme ne doutait de rien. Elle se déclara une admiratrice de la première heure de mes exploits puis me demanda de la raccompagner à son hôtel car elle ne souhaitait pas rentrer seule dans les rues à cette heure tardive. Une fois dans sa chambre, elle me sauta dessus, m'arracha mes vêtements, dévoila à son tour des dessous pour le moins affriolants, s'assit à califourchon sur moi. . . Mon désir était à son comble. « Tu me veux ? » me demanda-t-elle. J'acquiesçais avec vigueur. « Tu m'auras à une condition. Tu devras m'introduire auprès de ton ami Reuters : il est marié et me fuit comme la peste. Je m'occuperai du reste une fois que tu nous auras assis à la même table. » dit-elle en souriant. J'opinais du chef et quittais sa chambre au comble de l'excitation. Le lendemain, Jeanne se qualifia pour la finale qui se déroulait le jour suivant. Une fois encore, elle se coucha tôt. Pendant ce temps, au bar, j'arrangeais la rencontre entre Rolf et Helen. Une fois face à face, le souvenir de sa femme ne fit effectivement pas long feu et moins d'une heure plus tard, il raccompagnait Helen à sa chambre.

Le lendemain, jour de la finale de patinage artistique, j'encourageais ma pauvre Jeanne tétanisée par l'enjeu. Le résultat final me glaçait le sang un instant. Jeanne finissait quatrième au pied du podium, devancée par Helen pour la médaille de bronze notamment grâce à une note de 9.9 du juge allemand, Rolf Reuters (tout comme les juges anglais et américain). Un instant, j'eus du remords mais après tout, Helen avait su manœuvrer avec ruse et je ne pouvais l'en blâmer. Après la remise des médailles, j'ai consolé Jeanne du mieux que j'ai pu, puis je me suis éclipsé discrètement avec Helen afin de percevoir ma récompense. Je passais là une heure majestueuse de folie sexuelle que je n'ai jamais atteint par la suite avec

Jeanne la prude, la femme que j'aime et qui partage ma vie depuis maintenant dix ans. Depuis ce jour, je ne l'ai jamais trompée car je l'aime mais à cette époque, je ne savais pas encore que notre relation durerait, je n'avais donc aucune raison de refuser un moment d'extase avec une femme envoûtante.

Jeanne, éperdument amoureuse et déçue de sa performance des olympiades, renonça peu après à sa carrière pour se consacrer entièrement à moi. Nous nous marions en 1928 avec la bénédiction d'**Archibald Ornetti**, le prêtre officiant à Briançon, ville d'origine de Jeanne. La nuit de noces fut un moment très émouvant puisque ma femme me fit don de sa virginité. Nous emménageons ensemble à Berlin. Je poursuivais ma carrière, toujours vainqueur, mais désormais talonné par de jeunes talents, notamment mon compatriote Hans Ulrich. Je le devançais de quelques secondes pour mon troisième titre olympique lors des Jeux de Lake Placid aux Etats-Unis, en 1932. Ce fut par ailleurs la dernière compétition où Jeanne m'accompagna. Mes déplacements incessants ainsi que notre incapacité à avoir la descendance dont nous rêvions tous deux avaient fini par éroder notre amour.

1933 fut une année sombre : mon éloignement d'avec Jeanne ne faisaient que croître et je connus mes premières défaites face à des jeunes plus frais que moi. Au niveau politique, c'est avec crainte que je vis arriver au pouvoir le parti nazi. J'étais un patriote mais les idées nationalistes défendues par ces individus étaient dangereuses pour l'équilibre européen et j'avais entendu parler de certaines de leurs thèses qui me semblaient totalement abjectes.

Un jour de 1934, alors que je me promenais avec ma femme dans les rues de Berlin, un vagabond nous hêla en français. Je voulais passer mon chemin mais Jeanne le prit en pitié. Il s'appelait **Xavier Deluc** et mon épouse se prit d'une curieuse affection pour lui. Après lui avoir offert un bon café, il nous raconta son histoire : fuyant la France et des grands-parents tyranniques, il avait voulu glaner fortune en Allemagne, la patrie de son père décédé, mais le trajet lui avait coûté ses derniers deniers. Le garçon avait l'air brillant et se prétendait artiste et inventeur à ses heures. Jeanne insista pour lui payer une petite chambre pendant un mois afin de lui remettre le pied à l'étrier. L'argent n'était pas un problème, les nazis me faisaient un pont d'or, me considérant comme un formidable exemple de la force et de la pureté de la race aryenne. J'acceptais donc sans savoir que je faisais là une bonne affaire.

Le lendemain, Jeanne et moi, nous faisons un saut dans l'appartement de Deluc pour voir comment il s'installait. Le jeune homme avait déballé son maigre bagage et j'avisais sur sa table des croquis de skis. Curieux, je m'enquis de la chose. Le jeune homme, enthousiaste, me révéla que c'était l'une de ses idées : des skis en acajou possédant une forme fuselée originale qui permettait d'augmenter sa vitesse d'au moins dix pour cent sans effort supplémentaire ! Malheureusement, cette idée n'était que sur papier. Tandis que Jeanne nous préparait un encas à la cuisine, je négociais ces plans et la réalisation des skis comme paiement du loyer du jeune homme pour les six mois suivants. Xavier, placé au pied du mur, n'eut d'autre choix que d'accepter !

Tous les étés, Jeanne et moi nous rendions à Briançon pour visiter ses parents. A chacun de nos voyages, **Auguste Andrieux**, le Maire, insistait pour nous inviter à dîner. L'homme était passionné par les sports d'hiver et équipait sa commune en conséquence afin d'en faire un pôle d'attraction touristique. En 1934, nous avons parlé longuement de la situation politique en Allemagne. Peu de temps auparavant, j'avais répondu à une interview dans un journal berlinois où je critiquais sévèrement le gouvernement en place et je me sentais menacé. Depuis des années, Andrieux ne cessait de me tendre des perches pour que nous nous installions à Briançon, Jeanne et moi. Je suppose que l'aura d'un champion tel que moi apporterait beaucoup à sa commune. J'acceptais donc enfin sa proposition. Il me contacta la semaine suivante pour me

faire une proposition encore plus alléchante. Je me rendis à la Mairie où il me présenta une jeune femme fort élégante, **Florence Faure**. Elle m'expliqua travailler pour le sous-secrétaire d'Etat aux Sports et aux Loisirs. Le gouvernement me proposait de couvrir tous mes frais pendant dix ans à condition que je prenne la nationalité française avant les Jeux et que j'en ramène un quatrième titre. Après quelques jours de réflexion et au vu de ce vers quoi mon pays se dirigeait, j'acceptais cette offre.

Jeanne et moi revînmes à Berlin pour quelques jours avant de faire nos bagages. Vis à vis des autorités allemandes, bien sûr, nous partions juste pour quelques mois. Avant de fuir, je rendais une dernière visite à Xavier afin de prendre livraison de mes skis. Une fois installé à Briançon, je commençais à tester ces petits bijoux de technologie. Avec eux, Ulrich et ses petits camarades n'avaient aucune chance face à moi. Je gardais cette arme secrète pour les prochains Jeux.

A cette époque, ma femme trompait sa solitude et son ennui dans la religion. Ayant toujours été très croyante, elle priait souvent, demandant au Seigneur de lui donner de beaux enfants. C'est ainsi qu'elle se rapprocha grandement de l'abbé Ornetti qui officiait déjà lorsque, petite fille, elle allait au catéchisme. Malheureusement, je me rends compte aujourd'hui que je ne l'ai pas vue s'éloigner de moi.

Fin 1935, un soir, alors que je rentrais à la maison, quelqu'un se jeta sur moi dans une ruelle obscure. Je n'eus pas le temps d'identifier mon assaillant. Pris par surprise, roué de coups, je souffrais le martyr. Les coups pleuvaient sans discontinuer. De toute évidence, mon agresseur avait l'intention de me tuer. Ivre de douleur, je perdis connaissance. Quand je me réveillais, tous mes membres me faisaient souffrir. Le docteur **Edouard Evras** était penché sur moi, il me révéla m'avoir trouvé gisant sur son paillason. Il contacta alors Jeanne qui, folle d'inquiétude, vint me veiller à mon chevet. Après une semaine de soins, je pus quitter le domicile du docteur, situé à Serre-Chevalier et regagner avec Jeanne notre propriété de Briançon. Malgré les conseils du docteur et de mon épouse, et contre toute logique, je me refusais à porter plainte, par peur des représailles mais surtout par honte. Je me voyais mal avouer ma faiblesse et devenir la risée d'un agent de police, moi, le plus grand sportif de tous les temps !

En 1936, les Jeux avaient lieu en Allemagne tout comme les Jeux d'été de Berlin. Je ne fus pas le seul athlète à partir de Briançon pour Garmisch-Partengirshen : **Frida Kimler** une jeune espoir autrichienne qui avait fait ses classes à l'école de ski du Mont-Revard, m'accompagnait. Elle faisait preuve d'une naïveté et d'un émerveillement propres à son âge mais qui eurent le don de me charmer. Depuis presque un an, ma femme se refusait à moi. Pendant l'Olympiade, je courtais donc ouvertement Frida mais elle se dérobaient sans cesse ce qui me motivait d'autant plus.

Hans Ulrich, courant à domicile, avait la faveur des pronostics. A 38 ans, tout le monde me prédisait une humiliante défaite. Au départ, l'ambiance était des plus électriques : les nazis digéraient mal ma fuite et le public soutenait Hans de tout cœur. J'étais le traître, l'homme à abattre. Mais mes skis m'assurèrent une éclatante victoire. Je remportais l'épreuve, au grand dam des membres du parti nazi. Leurs regards noirs lors de la remise des médailles me glacèrent le sang. Par bravade, le soir même, j'organisais un dîner de célébration. Quelques pique-assiettes siégeaient à ma table et, à ma grande joie, j'avais enfin réussi à convier Frida Kimler. Mais gêné par le nombre de convives, je n'eus pas l'occasion de me rapprocher d'elle. Au dessert, on vint m'apporter un billet. Il s'agissait d'une menace de mort ! J'étais allé trop loin avec les nazis en venant les narguer sur leurs terres. Terrorisé, je quittais le restaurant et faisais immédiatement mes bagages pour Briançon.

Depuis ce jour, j'ai raccroché les skis. Je n'ai plus quitté la France et je ferais mieux de ne plus mettre les pieds en Allemagne. J'espérais qu'une vie de couple « monotone » me permettrait de renouer des liens plus forts avec Jeanne. Mais je me trompais : ma femme était devenue au fil des années une véritable bigote ! Elle assiste à toutes les messes, va se confesser deux fois par semaine et se refuse toujours à moi, prétextant que l'acte sexuel ne se justifie que par la procréation. Nous faisons désormais chambre à part. Mais je compte bien la reconquérir ! Je reste persuadé qu'un enfant est la solution à tous nos problèmes de couple mais comment y parvenir sans relation sexuelle ? Depuis peu, je me suis donc renseigné pour savoir comment ramener Jeanne dans ma couche et la rendre fertile. Mes recherches m'ont mené sur deux pistes : il existerait différentes drogues aphrodisiaques qui pourraient réveiller la libido de ma compagne. Pour la fécondité, les médecines traditionnelles ayant depuis longtemps rendu les armes, j'ai entendu parler de méthodes exotiques voire paranormales mais mes interlocuteurs sont restés vagues sur le sujet, n'ayant eux-même sans doute obtenu ces informations que par des rumeurs.

L'été 1937 fut marqué par les premières exactions dans les environs de Briançon d'une bande de farfelus qui se nomme « le Mouvement des Défenseurs des Cimes ». Ces fous s'amuse à terroriser les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Leurs revendications sont vagues et traitent d'un retour à la vie traditionnelle. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives comme les télésièges ou même des automobiles des élus. Dieu merci, ils semblent ne s'en prendre volontairement qu'aux biens et non aux personnes puisque les explosions ne provoquent jamais aucun dégât humain. Néanmoins, leur actions font de plus en plus souvent la une des journaux, et les autorités n'ont toujours pas retrouvé l'identité du chef de la troupe, ni même celle des membres.

Récemment, j'ai reçu la visite d'Auguste Andrieux. Il a l'intention d'ouvrir un musée à la gloire des premiers héros des sports d'hiver et m'a demandé si je pourrais avoir un geste pour la commune. Après m'être enquis de la sécurité du musée, j'acceptais de confier mes skis, ma carabine et ma médaille d'or de mon dernier titre en 1936. Les skis de Deluc ont visuellement un aspect tout à fait normal, ce n'est qu'au toucher qu'on peut remarquer la supercherie. En laissant la preuve de ma tricherie dans une vitrine sous bonne garde, je pense éviter toute poursuite de nazi revanchard. Ce soir, Andrieux annoncera officiellement la création du musée mais il m'a demandé de garder le silence jusque là.

Hier, j'ai reçu un courrier du sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs qui m'annonce que mes frais ne me seront désormais plus remboursés. Depuis mon installation à Briançon, mon épouse et moi vivions en effet aux crochets du gouvernement français, suite aux accords conclus lors de ma naturalisation. Bien entendu, rien n'avait été signé mais Florence Faure m'avait promis par oral que tout mes frais seraient couverts pendant dix ans. Et voilà qu'ils me coupent les vivres, prétextant des « dépenses extravagantes ». Quel culot ! Il faut que je résolve ce problème rapidement.

Cette nuit, anxieux, je ne pouvais trouver le sommeil. Je suis donc sorti au petit matin pour une promenade. En passant devant l'école de ski, j'eus la surprise d'en voir sortir un jeune homme, jetant des coups d'œil aux alentours comme s'il craignait d'être vu. Je me suis donc dissimulé derrière un arbre, curieux du manège du garçon. Celui-ci s'est éloigné, portant sous le bras un paquet de forme indistincte. Strange !

De retour à la maison, je vis que ma femme était partie. Son absence conjuguée à la lettre reçue la veille me mit le vague à l'âme. Quand elle est rentrée en fin de matinée, je n'ai pas osé lui demander où elle était. Mais elle a remarqué mon trouble et m'a gentiment demandé si tout allait bien. Il y avait longtemps qu'elle ne m'avait pas parlé sur un ton si doux. Je lui mentis en lui répondant qu'il n'y avait aucun souci.